

LES SOUFFRANCES DE CHRIST.

Il a fallu que le Christ souffrit.

(Luc, XXIV, 46.)

Je viens vous parler des souffrances du sauveur. C'est là un sujet qui déjà bien souvent a été porté dans cette chaire : mais pourrions-nous jamais vous en parler trop souvent ? N'est-ce pas là le sujet par excellence, le thème capital dans lequel doit se concentrer la prédication du ministre de l'évangile ? Si saint Paul voulait savoir, parmi ses auditeurs, « une seule chose, Christ, et Christ crucifié, » comment pourrais-je craindre de revenir trop fréquemment sur cette seule chose ? Si notre foi était ce qu'elle devrait être, les souffrances de Christ seraient notre pensée habituelle, nous vivrions comme à genoux au pied de sa croix, nous irions chaque jour retremper nos âmes sous l'aspersion de son sang, et nous ne nous lasserions jamais de méditer sur ces douleurs divi-

nes, qui seules rendent la paix à notre âme et nous ouvrent les portes du ciel !

Il me semble, d'ailleurs, qu'il y aurait dans les souffrances de Christ un point de vue encore nouveau à présenter. Ce serait le récit pur et simple de ces souffrances, mais un récit actuel et saisissant, qui les fît réellement passer devant notre esprit, et qui les plaçât comme un tableau vivant sous nos yeux. A force d'entendre parler de ces choses, nous avons fini, hélas ! par nous y accoutumer ; elles ont comme perdu la faculté de nous émouvoir ; nous nous approchons presque avec indifférence de cet abîme de douleur et d'amour, où les anges s'efforcent en vain de « regarder jusqu'au fond. » ¹ Cette absence d'émotion, en présence des souffrances de Christ, vient seulement de ce que nous ne nous en faisons pas une juste idée : nous n'allons pas au-delà des paroles qui les expriment, pour saisir la réalité douloureuse et terrible que ces paroles renferment. Si l'on pouvait nous représenter les souffrances de Christ de telle manière qu'elles devinssent pour nous, non plus une lettre morte, comme elles le sont trop souvent, mais une vivante réalité, alors notre cœur serait brisé au-dedans de nous, et nous fondrions en larmes à la vue d'une telle douleur. Tel devait être sans doute l'effet de la prédication de saint Paul dans les églises de Ga-

¹ 1 Pierre, I, 42.

latie, alors qu'il dépeignait si vivement Jésus-Christ à ses auditeurs, qu'il le leur montrait comme « crucifié sous leurs yeux ¹. »

C'est là, mes chers frères, ce que je voudrais essayer de faire aujourd'hui parmi vous. Je voudrais, s'il était possible, vous faire assister aujourd'hui d'une manière plus réelle et plus saisissante que vous ne l'avez fait encore, aux souffrances de votre sauveur. Pour cela, je ne veux autre chose que vous présenter le récit pur et simple de ce qu'il a souffert, depuis la crèche jusqu'à la croix. Je n'irai pas inventer des développements imaginaires qui seraient toujours pâles et froids auprès de la réalité. C'est cette réalité, dans toute son émouvante simplicité, que je voudrais mettre sous vos yeux. Je viens suivre avec vous pas à pas, jour à jour, l'histoire des souffrances de Jésus, telle que nous la fait connaître l'évangile ; et malgré l'habitude que nous avons d'entendre parler de ces souffrances, peut-être en se présentant à nous dans leur ensemble, et accompagnées de l'efficace du Saint-Esprit, réussiront-elles à émouvoir nos cœurs, peut-être même à tirer une larme de nos yeux. Assistez-nous, père de notre sauveur, dans cette douloureuse mais salutaire étude, et donnez-nous à tous d'y puiser un amour plus profond et plus tendre pour celui qui nous a tant aimés !

¹ Gal., III, 4.

Les souffrances de Jésus commencent dès son entrée dans la vie : car sa vie entière est une vie de souffrances. Il naît au sein de l'humiliation et de la pauvreté : sa mère est réduite à chercher l'abri d'une étable pour mettre au monde le fils qu'elle portait dans son sein. Une étable, voilà le palais du Fils de l'homme ; une crèche, voilà son berceau. A peine il est né que déjà la persécution l'environne : un roi sanguinaire le recherche pour le faire mourir ; ses parents se voient forcés de fuir avec lui et d'aller lui chercher un asile dans la terre étrangère, pour ne rentrer dans leur pays qu'après la mort de ses persécuteurs. Depuis cette époque jusqu'à l'entrée de Jésus dans son ministère, l'évangile se tait sur son histoire ; mais sans doute cet intervalle de trente années ne s'écoula point pour lui sans souffrances. Il dut souffrir dans son corps, assujetti comme il l'était à un travail pénible dans l'atelier de Joseph, le charpentier ; et il dut souffrir dans son âme en voyant se manifester autour de lui, sous ses formes multiples et hideuses, la corruption de la nature humaine ; en se sentant si étranger, si déplacé, si solitaire, par sa nature divine et sainte, au milieu de ce monde qu'il venait sauver. Mais ce n'était là « qu'un commencement de douleurs. »

A l'âge de trente ans Jésus entre dans son ministère, et dès-lors commence pour lui une longue série de souffrances de toute espèce, qui doivent durer

jusqu'au moment de sa mort. Il souffre dans son corps la faim, la soif, la fatigue, les persécutions : tantôt ce sont les pharisiens qui veulent mettre la main sur lui pour le faire périr ; tantôt ce sont les habitants de sa ville natale qui veulent le précipiter du haut d'un rocher ; tourmenté par la soif après une marche pénible sous un ciel brûlant, on lui refuse le verre d'eau froide qui ne se refuse à personne ; accablé de fatigue après des journées remplies par les travaux de son ministère, souvent il passe des nuits entières sans goûter de repos ¹.

Mais surtout il souffre dans son âme : il n'a personne autour de lui qui puisse le comprendre et sympathiser avec lui ; ses disciples eux-mêmes ne voient dans ses instructions les plus sublimes qu'un sens matériel et grossier ; leur incrédulité et leur endurcissement viennent à chaque instant l'affliger et lui arracher des plaintes. Il souffre dans son amitié, et pleure sur le tombeau d'un ami ; il souffre dans son amour de la patrie, et pleure à la pensée des malheurs qui allaient fondre sur une ville coupable. Ses plans généreux pour le bonheur et le salut de l'humanité viennent partout se briser contre l'indifférence, contre l'opposition, contre la haine ; toutes ses démarches sont épiées, toutes ses paroles sont dénaturées dans le désir d'y trouver des sujets de l'accuser ; et

¹ Luc, IV, 29. Jean, VI, 9. Luc, IV, 42.

dans cet affreux isolement moral il est réduit à s'écrier : « Ô race incrédule et perverse ! jusqu'à quand serai-je avec vous ? jusqu'à quand vous supporterai-je ? »

Il souffre enfin par la perspective toujours présente de la mort cruelle qui l'attendait ; cette perspective est pour lui si angoissante qu'il voudrait hâter, s'il était possible, ce moment tant redouté. Quelle angoisse profonde ne sent-on pas dans ces paroles : « je dois être baptisé d'un baptême (d'un baptême d'opprobre et de sang !) et combien ne suis-je pas pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ! » « Maintenant mon âme est troublée, » s'écrie-t-il dans une autre occasion, « et que dirai-je ? mon père, délivre-moi de cette heure !... mais c'est pour cette heure même que je suis venu. » Mais ce n'est là encore qu'un commencement de douleurs.

Au milieu de cette multitude indifférente ou ennemie, Jésus avait fait choix d'un petit nombre d'hommes, de douze amis auxquels il confiait ses projets, dans le cœur desquels il épanchait le sien, et à l'affection desquels il demandait une consolation à ses souffrances. Parmi ces douze amis de choix il se trouve un traître — et quel traître ? un homme qui livre au supplice son maître et son bienfaiteur pour une somme d'argent — et quelle somme ? trente sicles ! le prix courant d'un esclave !... ¹ Quelle dou-

¹ Un peu moins d'une centaine de francs.

leur amère devait transpercer le cœur du sauveur dans ce dernier festin auquel il prit part avec ses apôtres, alors qu'il « fut ému en son esprit, » nous dit le disciple bien-aimé qui avait le secret de ses pensées, et qu'il leur dit : « en vérité, en vérité, l'un de vous me trahira ! » « ne vous ai-je pas choisis, vous douze ? et cependant l'un de vous est un démon ! » A partir de ce moment, chaque heure nouvelle qui viendra s'ajouter à sa vie lui apportera une nouvelle souffrance. Venez avec moi contempler ces souffrances, mes bien-aimés frères, relisons ensemble cette histoire d'une douleur qui n'aura jamais son égale.

La nuit est venue. Jésus s'est transporté avec ses disciples restés fidèles dans un jardin qui fut souvent témoin de leurs entretiens, et qui va l'être de son agonie. C'est là, sous l'ombrage paisible de ces oliviers, à jamais consacrés par ces tristes souvenirs, que s'engage cette lutte sans exemple contre les angoisses d'une mort prochaine, la mort la plus horrible qui fut jamais. Dans cet affreux moment Jésus cherche un appui dans la sympathie de ses disciples : il leur demande de l'assister dans son douloureux combat en veillant et en priant avec lui. Mais il a trop espéré d'eux : ces hommes grossiers, encore étrangers aux émotions sublimes qui agitent le cœur de leur maître, ne comprennent rien, ne sentent rien, et s'endorment pendant son agonie ! En vain Jésus les réveillera et leur dira avec sa douceur divine, plus

Poignante mille fois que les reproches les plus sévères : « n'avez-vous pu veiller une heure avec moi ? » ils retombent bientôt dans leur lâche sommeil. Et pendant qu'ils dorment, à quelques pas de l'endroit où ils sont couchés, leur maître et leur ami, abandonné ainsi du monde entier, souffre toutes les tortures de l'âme ; il se prosterne la face contre terre et s'écrie : « mon père ! s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi sans que je la boive ! toutefois, que ta volonté soit faite et non pas la mienne ! » Et tel est l'excès de son angoisse, que sa sueur devient du sang, qui tombe en larges gouttes sur la terre. Mais ce n'est là encore qu'un commencement de douleurs.

Bientôt l'éclat des flambeaux et le bruit des armes viennent troubler la retraite paisible de Gethsémané : ce sont les satellites envoyés par les pharisiens pour arrêter Jésus et le charger de chaînes comme un malfaiteur ; à leur tête est le traître qui fut naguère son disciple, et c'est en souillant d'un baiser la joue de son maître qu'il le désigne à ses meurtriers. Jésus se laisse emmener sans résistance, tandis que ses disciples l'abandonnent lâchement et s'enfuient. On le traîne devant Caïphe, le souverain sacrificateur, qui lui adresse pour la forme quelques questions sur ses disciples et sur sa doctrine, en attendant le jugement du Sanhédrin¹ ; après quoi il s'empresse de le livrer

¹ Jean, XVIII, 19.

aux outrages de la multitude ¹. C'est alors qu'une populace aussi lâche que barbare l'accabla de mauvais traitements et d'injures ; c'est alors que les plus vils d'entre les hommes lui crachèrent au visage, et que, le frappant par derrière à coups de bâton, ils lui disaient dans leurs jeux atroces : « Christ, le prophète ! prophétise qui est celui qui t'a frappé ! » Et pour que la souffrance morale se trouvât toujours à côté de la souffrance physique, en même temps que ses ennemis épuisent sur lui leur haine, il entend un ami, un disciple, celui-là même qui avait protesté le plus haut de son dévouement, il entend Pierre le renier par trois fois à la voix d'une servante ² : toujours seul au milieu de ses souffrances, toujours sans un seul ami qui lui témoigne quelque compassion, ou qui veuille seulement le connaître ! — Au point du jour, on convoque à la hâte le Sanhédrin ³, ce grand conseil religieux des Juifs, composé de sénateurs, de sacrificateurs et de scribes : Caïphe, le sanguinaire Caïphe les préside. Cette assemblée, décidée d'avance à condamner Jésus, veut pourtant conserver dans cet assassinat judiciaire quelques apparences dérisoires : on fait paraître de faux témoins qui, en dénaturant les paroles du sauveur, parviennent enfin à fournir un prétexte à un semblant d'accusation.

¹ Luc, XXII, 63-65.

² Luc, XXII, 55 et suiv.

³ Luc, XXI, 66.

Mais ne se trouvera-t-il pas une seule voix, dans cette assemblée entière, qui ose se faire entendre en faveur de l'innocent ? Jésus compte pourtant quelques disciples secrets ¹ parmi les soixante et dix membres qui la composent : toi Nicodème, ou toi Joseph d'Arimatee, laissez-vous périr sans dire un mot pour sa défense le maître que vous honorez au fond du cœur ? et attendrez-vous pour ouvrir la bouche de n'avoir plus à sauver qu'un cadavre?... Vain espoir ! la terreur a mis sur toutes les bouches amies un sceau d'airain ; la haine, la soif du sang, ont seules le droit de se faire entendre, et Caïphe pourra jouer impunément la comédie de son hypocrite indignation. « Il a blasphémé ! » s'écrie-t-il en déchirant ses vêtements, lorsqu'il entend Jésus se confesser le Fils de Dieu, « il a blasphémé : que vous en semble ? » Et ce vil troupeau d'esclaves, écho docile du monstre qui les préside, répond d'une commune voix : « il a mérité la mort ! » Mais ce n'est là encore qu'un commencement de douleurs.

Jésus est condamné par la sentence du Sanhédrin : mais il faut à cette sentence, pour qu'elle soit exécutée ; la confirmation de l'autorité romaine. Les pharisiens auraient obtenu sans peine cette confirmation, qui ne se refusait jamais, s'ils avaient voulu se contenter d'infliger au sauveur le supplice réservé aux

¹ Jean, XIX, 38-40.

crimes religieux, celui de la lapidation. Mais il fallait à leur haine un supplice plus cruel, plus lent, plus ignominieux, plus public, le supplice romain de la crucifixion; et pour cela il fallait que Jésus fût condamné par une sentence du gouverneur romain. C'est dans ce but qu'ils le traînent devant le tribunal de Pilate, auprès duquel ils sont réduits à forger une nouvelle accusation. Détournant au sens matériel des paroles que Jésus avait dites dans un sens spirituel, ils l'accusent d'avoir aspiré à la royauté; ils l'accusent précisément de cela même qu'ils attendaient du Messie, de cela même que Jésus avait constamment refusé à l'enthousiasme charnel du peuple juif! ¹ Pilate, qui a bientôt démêlé la fausseté de cette accusation et la passion qui l'a dictée, fait quelques timides efforts pour arracher à la mort un homme dont l'innocence est évidente. Il propose au peuple de le relâcher à l'occasion de la fête de Pâques, suivant un usage national : on lui répond en lui demandant la liberté d'un brigand couvert de crimes, et la crucifixion du juste. Il essaie encore de lui infliger un premier supplice, espérant assouvir ainsi la haine de ses ennemis : il fait dépouiller Jésus-Christ, le fait déchirer à coups de verges, et le présente ensuite à la multitude en disant : « Voilà l'homme! voilà celui que poursuit votre haine : cette haine est-elle satis-

¹ Jean, VI, 45.

faite? a-t-elle assez, pour se repaître, de cette première mesure de son sang? » Mais il n'obtient encore que cette horrible réponse : qu'il soit crucifié! » Eh! que vous a-t-il fait, ce Jésus, troupe stupide et féroce, que vous ayez soif de son sang? regardez autour de vous, au milieu de vous, vous trouverez partout les monuments vivants de sa charité. Il a répandu parmi vous un grand nombre de bienfaits : pour lequel voulez-vous le crucifier? Est-ce pour avoir ouvert les yeux de vos aveugles, ou bien parce qu'il a nettoyé vos lépreux? est-ce pour avoir rendu la parole et l'ouïe à ceux qui en étaient privés, ou bien parce qu'il a guéri vos paralytiques? est-ce parce qu'il vous a distribué des pains par milliers quand vous alliez tomber en défaillance, ou parce qu'il vous a donné si libéralement le pain de la vie éternelle?... Mais qu'importent ces souvenirs d'une vie qui s'est passée tout entière à faire du bien? le fanatisme n'a point de mémoire, comme il n'a point d'entrailles : et ces pauvres insensés, aveugles instruments de la haine de leurs conducteurs, ne savent que répéter avec une rage croissante : « qu'il soit crucifié! »

Eh bien! donc, qu'il soit fait selon votre désir. On va vous livrer votre victime : vous pourrez la conduire à l'autel. Pilate, craignant de s'attirer l'animadversion de l'empereur romain en protégeant un homme accusé de sédition, Pilate non moins infâme par faiblesse que Judas par passion, se fait apporter

de l'eau : il y lave ses mains — sans pouvoir laver sa conscience, qui restera éternellement tachée du sang du juste! — et abandonne Jésus pour être crucifié.¹ Aussitôt, comme des animaux féroces qui se jettent sur leur proie, des soldats avides d'émotions cruelles s'emparent du fils de l'homme ; ils le dépouillent de ses vêtements qu'ils remplacent par un manteau de pourpre, ils lui mettent dans la main un sceptre de roseau, et tour-à-tour lui crachant au visage et s'agenouillant devant lui, ils lui disent en le frappant à la tête avec son sceptre : « nous te saluons, roi des Juifs! » Mais il faut une couronne à cette royauté dérisoire : cette couronne quelle sera-t-elle? Aux environs de Jérusalem croît un arbuste dont le feuillage élégant et riche, d'une verdure à la fois sombre et éclatante, cache un grand nombre d'épines aiguës². C'est un rameau de cet arbuste, plié en forme de couronne, qui va compléter les insignes de la royauté du sauveur ; ses bourreaux enfoncent sur sa tête cette couronne, qui en la parant la déchire ; et cette tête adorée, « plus belle que ne fut jamais celle d'aucun fils des hommes³, » car elle brille du céleste éclat d'une charité sans borne et d'une vertu sans tache ; cette tête devant laquelle se prosternent les anges, et

¹ Matth., XXVII, 26-30.

² Voyez la note A à la fin du sermon.

³ Ps. XLV, 3; note B.

dont la contemplation fera l'éternelle félicité des élus, maintenant percée, lacérée par cet horrible diadème, ruisselle de sang et de pleurs. O mon sauveur, mon roi couronné d'épines ! laisse-moi recueillir ce sang et ces pleurs ; laisse-moi embrasser tes pieds comme Marie, les arroser de mes larmes, et arrêter quelques instants, s'il est possible, la rage de tes bourreaux !... Mais déjà il faut à cette rage de nouveaux aliments, déjà elle réclame de nouveaux supplices, et ce n'est là encore qu'un commencement de douleurs !

L'heure est venue à laquelle doit se consommer le sacrifice. Les-soldats ont remis à Jésus ses vêtements, ils l'entraînent hors de la ville ¹ : le voici au pied de la colline sur laquelle doit s'accomplir sa vie mortelle. Suivant la coutume romaine, on l'a chargé de la croix qui doit être l'instrument de son supplice. Mais à peine il a commencé à gravir le Calvaire, que son corps épuisé par tant de souffrances fléchit et succombe sous ce cruel fardeau : les soldats obligent un étranger qui passait par là, Simon de Cyrène, à s'en charger à sa place. Enfin le lugubre cortège atteint le sommet du Calvaire, cette hideuse « place du crâne, » toute jonchée des ossements sans sépulture des criminels suppliciés. Là, on lui offre une boisson étourdissante qu'il était d'usage de faire boire aux suppliciés, pour amortir chez eux le sentiment de la

¹ Matth., XXVII, 34 et suiv.

douleur : mais Jésus la refuse , ne voulant pas acheter une diminution de souffrances au prix du libre usage de ses facultés. La croix alors est étendue sur le sol, et Jésus est étendu sur la croix ¹. A ses côtés se placent quatre soldats, quatre bourreaux ; chacun d'eux tient un marteau d'une main, de l'autre un clou pesant et aigu. Sur un signe de leur chef, deux d'entre eux appuient la pointe du clou sur la paume de la main du sauveur, à l'endroit où les tendons et les nerfs, plus nombreux que dans toute autre partie du corps, rendent une plaie aussi douloureuse que possible. La chair frissonne, les muscles fléchissent et se tendent sous la pression du fer : aussitôt les coups de marteau font pénétrer violemment ce fer aigu à travers la fibre vivante, et la fixent solidement au bois de la croix. Au même instant, les deux autres soldats percent et clouent de la même manière les pieds de Jésus. Pendant cette horrible exécution, quelques paroles sortent de la bouche du Fils de l'homme : approchons-nous pour les entendre. Est-ce un reproche ? est-ce une plainte ? Non, c'est une prière. Et quelle prière ? demande-t-il à Dieu la diminution de ses souffrances, ou plus de force pour les supporter ? Non, c'est pour ses bourreaux qu'il prie : « mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Je me borne à raconter, sans ajouter une

¹ Note C.

seule réflexion, car quelles réflexions ne pâliraient à côté du simple récit ? et comment exprimer avec des paroles d'hommes les impressions que produit une telle scène ?

Les soldats, réunissant leurs efforts, soulèvent cette croix chargée désormais d'un fardeau vivant ; et pour la fixer en terre plus solidement, ils la laissent retomber violemment dans le trou préparé pour la recevoir. Cette secousse terrible, qui ébranle tout le corps du crucifié, ravive et porte au plus haut degré les douleurs de ses quatre plaies. Mais bientôt vont se manifester de nouvelles souffrances, qui créeront comme un nouveau supplice dans le supplice même de la croix. Par un effet inévitable de cette suspension contre nature, l'équilibre ne tarde pas à se déranger dans la circulation du sang, comme l'a démontré un savant médecin dans une dissertation sur cet affreux supplice¹ ; le sang, affluant avec excès dans la tête et dans le cœur, produit une oppression, une angoisse intérieure inexprimable, plus intolérable mille fois que la mort même. L'impossibilité absolue de faire le plus léger mouvement, dans une position violente et forcée, serait déjà toute seule une cruelle torture ; et chaque effort involontaire pour sortir de cette immobilité rend la souffrance plus poignante, en agrandissant

¹ Richter, médecin allemand.

les plaies des mains et des pieds. Ces plaies , exposées sans abri à l'action de l'air et du soleil , contractent bientôt une inflammation qui accroît de moment en moment l'intensité de la douleur. Enfin une soif dévorante vient couronner tous ces supplices réunis ; la langue du sauveur s'attache à son palais , et incapable de supporter plus longtemps cette accumulation de tortures , il s'écrie dans son inexprimable angoisse : « j'ai soif ! » C'est alors qu'un soldat lui offrit avec dérision une éponge remplie de vinaigre : accomplissant cette parole de l'Écriture : « ils m'ont donné du fiel pour mon repas , et dans ma soif , ils m'ont abreuvé de vinaigre ¹ ! » En vain il a espéré de ces bêtes féroces quelque témoignage de compassion : à toutes les tortures physiques sous le poids desquelles il succombe , s'ajoute la torture morale des outrages et des plus lâches railleries. « Il appelle Elie , » se disent les soldats dans leurs atroces jeux de mots : « voyons si Elie viendra le délivrer. » « Toi qui sauves les autres , » lui crient avec dérision les passants , « sauve-toi toi-même ; si tu es le Fils de Dieu , descends de la croix ! ² » Mais il restait encore à Jésus un dernier degré à gravir sur cette longue échelle de souffrances , et ce n'est pas là encore le comble de ses douleurs.

¹ Psaume LXIX, 22.

² Matth., XXVII, 39-49.

Nous l'avons vu abandonné successivement par tous les hommes, sans en excepter ses plus chers disciples : il ne lui restait plus qu'à être abandonné de Dieu lui-même. Nous l'avons vu souffrir dans son corps toutes les tortures que l'imagination peut concevoir : il ne lui restait plus qu'à souffrir dans son âme la malédiction qui est le salaire du péché. C'est ce dernier trait de la passion du sauveur qu'il nous reste à contempler. C'est cette épouvantable souffrance d'une âme qui succombe sous la malédiction du péché, cette souffrance qui devait ressembler à ce que souffrent les réprouvés dans l'enfer, qui arrache au sauveur ce cri d'angoisse au-delà duquel on ne peut rien imaginer : « mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ! » C'est ici proprement l'heure de l'expiation, l'heure de malédiction et de ténèbres, l'heure où triompheraient les puissances de l'enfer, si l'enfer pouvait triompher. Dans le jardin de Gethsémané, quelque affreuse que fût l'agonie du sauveur, pourtant son père ne l'avait pas abandonné : il pouvait encore s'approcher de lui par la prière, et un ange lui apparaissait encore pour le fortifier. Mais ici il est seul, seul dans l'univers : les hommes, les anges, Dieu lui-même l'abandonnent à la fois ; il ne rencontre autour de lui que ténèbres, que solitude, que silence de mort ; les malédictions réunies des péchés de tous les hommes pèsent de tout leur poids sur sa tête divine, et sa divinité même est à peine

assez forte pour ne pas succomber sous cet épouvantable fardeau. Mais c'est en vain que je m'efforce à creuser jusqu'au fond d'une telle souffrance : la parole se refuse à la dépeindre, la pensée même est impuissante à la sonder. C'en est fait, tout est accompli : que la terre tremble, que le soleil voile ses rayons, que toute la nature bouleversée marque d'un sceau funèbre cette heure de douleur qui n'aura jamais son égale dans l'éternité tout entière; le sauveur n'a plus rien à connaître en fait de souffrances, il a épuisé, il a savouré jusqu'à la lie son calice d'amertume : c'est ici le comble et le terme de ses douleurs!

Voilà, mes frères, quelles ont été les souffrances de Christ. Et pourquoi fallait-il que le Christ souffrît? pourquoi fallait-il que Jésus quittât le séjour de la gloire pour venir sur la terre vivre et mourir dans la douleur? La parole de Dieu va nous répondre; ouvrons nos cœurs à cette réponse divine; oublions, s'il se peut, que nous l'avons déjà bien des fois entendue, et puisse-t-elle nous émouvoir comme si elle descendait du ciel pour la première fois! « Il a été navré pour nos forfaits, et frappé pour nos iniquités; le châtiment qui nous apporte la paix est tombé sur lui, et nous avons la guérison par ses meurtrissures. Nous avons tous été errants comme des brebis; nous nous sommes détournés pour suivre chacun

son propre chemin ; et l'Éternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. Il est mort , lui juste , pour nous injustes ; il nous a rachetés de la malédiction de la loi , ayant été fait malédiction pour nous. » C'est pour nous , c'est pour la punition de nos péchés qu'il a fallu que le Christ souffrît. La nécessité de ses souffrances était une nécessité d'amour : il fallait qu'il souffrît pour que nous pussions être sauvés , et il fallait que nous fussions sauvés pour que son amour fût satisfait. Les hommes qui l'ont poursuivi de leur haine et qui ont répandu son sang , Hérode , les pharisiens , Judas , Pilate , les soldats romains , n'étaient pas les véritables auteurs de ses souffrances ; ils n'étaient que des instruments qui se sont rencontrés sur le chemin du Dieu sauveur , et qu'il a ramassés en passant pour faire servir leur haine à ses vues d'amour. C'est nous-mêmes , ce sont nos péchés qui sont les vrais auteurs des souffrances de Jésus-Christ. Nos péchés l'ont persécuté avec Hérode , l'ont calomnié avec les pharisiens , l'ont trahi avec Judas , l'ont outragé avec la multitude , l'ont condamné avec Pilate , l'ont crucifié avec les soldats romains ! C'était la malédiction de nos péchés qui pesait sur lui lorsqu'il suait du sang en Gethsémané , et lorsqu'il s'écriait sur la croix : « mon Dieu , mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ! » Ah ! mes bien-aimés frères , serions-nous assez malheureux pour qu'une telle pensée ne dît rien à nos cœurs ? et après avoir suivi

dans toutes ses phases la douloureuse histoire des souffrances du Fils de l'homme, quand nous apprenons à voir dans cette longue histoire de douleur celle de l'amour de notre Dieu, quand chacune des souffrances de Christ devient une voix qui nous raconte, qui nous crie son amour, pourrions-nous ne pas aimer à notre tour celui qui nous a tant aimés? ne nous sentirions-nous pas pressés, contraints par les compassions de Dieu, par les douleurs de Jésus, de lui donner nos cœurs, de lui offrir nos corps et nos esprits en sacrifice vivant et saint?... Oui, Seigneur! nous ne pouvons pas résister à la voix d'amour de tes souffrances! Nous ne pouvons plus ne pas t'aimer, nous ne pouvons plus rester froids et indifférents, nous ne pouvons plus rester pécheurs en présence de ton corps déchiré par les verges, de ta tête couronnée d'épines, de tes pieds et de tes mains cloués sur une croix! Ce n'est pas en vain que nous nous sommes approchés de cette croix, et que nous avons contemplé de si près tes inexprimables douleurs! Ton divin sang, en rejaillissant sur nous, nous a baptisés pour la sanctification : loin de nous désormais ces péchés qui t'ont crucifié! Nous voulons t'aimer, nous voulons t'obéir, nous voulons t'imiter, nous voulons t'être fidèles jusqu'à la mort, nous en prenons l'engagement sur ta croix : et quand nous serons tentés de violer cet engagement, quand nous nous sentirons faiblir dans la lutte, un regard porté sur cette

croix sanglante suffira pour retremper nos forces , et nous rendre « plus que vainqueurs ! »

Oui, mes bien-aimés frères , la croix de Jésus-Christ, voilà votre force : voilà le bouclier impénétrable avec lequel vous pourrez « éteindre tous les traits enflammés du malin , » voilà le glaive irrésistible avec lequel vous pourrez l'attaquer vous-mêmes et le terrasser. Quelle que soit la tentation qu'il vous présente, regardez à la croix de Jésus-Christ, et le tentateur s'enfuira. Etes-vous tentés de vous laisser aller à l'orgueil ? regardez à la croix de Jésus-Christ : contemplez-le couvert d'opprobres, mis au rang des malfaiteurs, expirant du supplice d'un esclave, et vous sentirez que le disciple d'un sauveur si profondément humilié, ne peut qu'être humble comme lui. Etes-vous tentés de vous laisser aller à l'irritation et à l'esprit de vengeance ? regardez à la croix de Jésus-Christ : voyez-le donnant sa vie pour ses ennemis, s'oubliant lui-même au milieu de ses tortures pour intercéder en faveur de ses bourreaux, et vous sentirez que le disciple d'un sauveur dont le cœur est si plein d'amour, ne peut que pardonner comme lui. Etes-vous tentés de vous laisser aller aux convoitises de la chair et aux souillures du monde ? regardez à la croix de Jésus-Christ : voyez-le expirant dans une lente agonie, lui le saint et le juste, pour expier le péché et la souillure, voyez sa haine pour le péché écrite sur tout son corps en traits

de sang , et vous sentirez que le disciple d'un sauveur si saint et si pur ne peut qu'être pur et saint comme lui. Etes-vous tentés de vous laisser aller au relâchement et à la tiédeur ? regardez à la croix de Jésus-Christ : voyez-le couronnant par la plus cruelle des morts une vie consacrée tout entière à la gloire de Dieu ; voyez-le , toujours préoccupé de l'œuvre qui lui avait été donnée à faire , s'écriant au dernier moment , « tout est accompli ! » et vous sentirez que le disciple d'un sauveur dont le cœur a brûlé d'un pareil zèle , ne peut qu'être zélé comme lui.

Et que de choses n'aurions-nous pas à vous dire encore sur cette vertu toute-puissante de la croix ! La croix de Jésus-Christ sera votre force dans la souffrance , elle sera votre consolation dans l'épreuve , elle sera votre lumière dans les obscurités de la vie , elle sera votre vie à l'heure de la mort. Quand vous en serez à votre dernier combat ; quand votre enveloppe d'argile sera prête à tomber en poudre ; quand à vos regards obscurcis s'évanouira tout ce que vous aurez possédé , connu , aimé ici-bas ; quand les yeux de votre âme , s'ouvrant pour la première fois sur l'horizon de l'éternité , y découvriront avec effroi le souverain juge , — alors il ne vous restera plus qu'une chose au monde , la croix de Jésus-Christ : alors — oh ! alors , aussi longtemps qu'un souffle de vie soulèvera votre poitrine , embrassez cette croix comme votre unique espérance ; présentez-vous avec

elle devant le tribunal du Dieu vivant, et jusque dans l'éternité ne veuillez savoir qu'une seule chose, « Christ et Christ crucifié! »

Chers amis, que vous dirons-nous encore, et quelles paroles d'adieu vous laisserons-nous, pour rendre ineffaçables dans vos cœurs les salutaires impressions de ce jour? Comment traduire en paroles humaines cette prédication silencieuse et émouvante qui émane des plaies et de la croix de Jésus? Au nom de tout ce qu'a souffert pour vous votre sauveur, au nom de sa vie de douleur et de sa mort sur la croix, je vous conjure de lui donner tout votre cœur. Au nom de sa vie de douleur et de sa mort sur la croix, je vous conjure de renoncer au monde et au péché. Au nom de sa vie de douleur et de sa mort sur la croix, je vous conjure de vivre dans la charité, dans la pureté, dans l'humilité, dans le renoncement. Au nom de sa vie de douleur et de sa mort sur la croix, je vous conjure d'être désormais « crucifiés avec Christ, » et de lui « présenter vos corps et vos esprits en sacrifice vivant et saint! »

Mais toi seul, ô notre sauveur! tu peux nous donner la force de t'être fidèles. Accomplis toi-même en nous, par ton Saint-Esprit, les désirs que tu formes dans nos cœurs; rends-nous « plus que vainqueurs, » par ta croix, au milieu des tentations et des épreuves de la vie; et reçois-nous au dernier jour dans ces demeures bienheureuses où tes élus, entourant « l'a-

gneau qui a été immolé , » et « vêtus de longues robes blanches dans son sang, » chanteront en chœur, aux siècles des siècles : « gloire à toi ! car tu as été immolé et tu nous as rachetés à Dieu par ton sang, de toute nation, de toute tribu, de toute langue et de tout peuple ! » Amen.

Avril 1846.

NOTES.

A. (Page 338.) « L'arbuste que les Arabes nomment *nabka*, est vraisemblablement celui qui a fourni la couronne d'épines. Cet arbuste, très-commun dans l'Orient, porte un grand nombre d'épines petites et aiguës, dont la piqûre est très-douloureuse. Il a des branches souples et flexibles qui se plient facilement en couronne ; les feuilles, d'un vert foncé, ressemblent à celles du lierre. Peut-être les ennemis du sauveur ont-ils choisi à dessein, pour joindre la dérision au supplice, une plante qui ressemble à celle dont on couronnait les généraux et les empereurs. » HASSELQUIST, *Voyages dans le Levant*.

B. (Page 338.) Ce passage prophétique se rapporte sans doute avant tout à la beauté morale du Messie ; mais je pense qu'on peut aussi l'appliquer, dans un certain sens, à sa beauté physique, si cette expression est permise en parlant de Jésus-Christ. Il y a un genre de beauté qui consiste dans la régularité des traits du visage : celle-là, rien ne nous dit que le sauveur l'ait possédée, et aussi cela importe peu (ESAÏE, LIII, 2). Mais il y a un autre genre de beauté qui résulte de l'expression des traits, de la pureté du regard, du caractère de la physionomie, et qui n'est autre chose que le reflet de l'âme sur le visage : par cela même que l'âme du sauveur est la plus belle qui ait jamais animé un corps humain, il devait posséder ce genre de beauté-là à un de-

gré supérieur à tout autre homme, et sa physionomie devait présenter, pour qui savait y lire, un charme entraînant et irrésistible.

C. (Page 340.) Tous les détails du supplice de la crucifixion, telle que nous l'avons décrite, sont empruntés à des écrivains de l'antiquité profane. On peut les voir cités dans l'Introduction des Livres saints, de Housk, 2^e partie, chap. III, section IV.
